

Les Hommes du jour /
dessins de A. Delannoy ;
texte de Flax

Flax (1876-1933). Auteur du texte. Les Hommes du jour / dessins de A. Delannoy ; texte de Flax. 1908-11-14.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

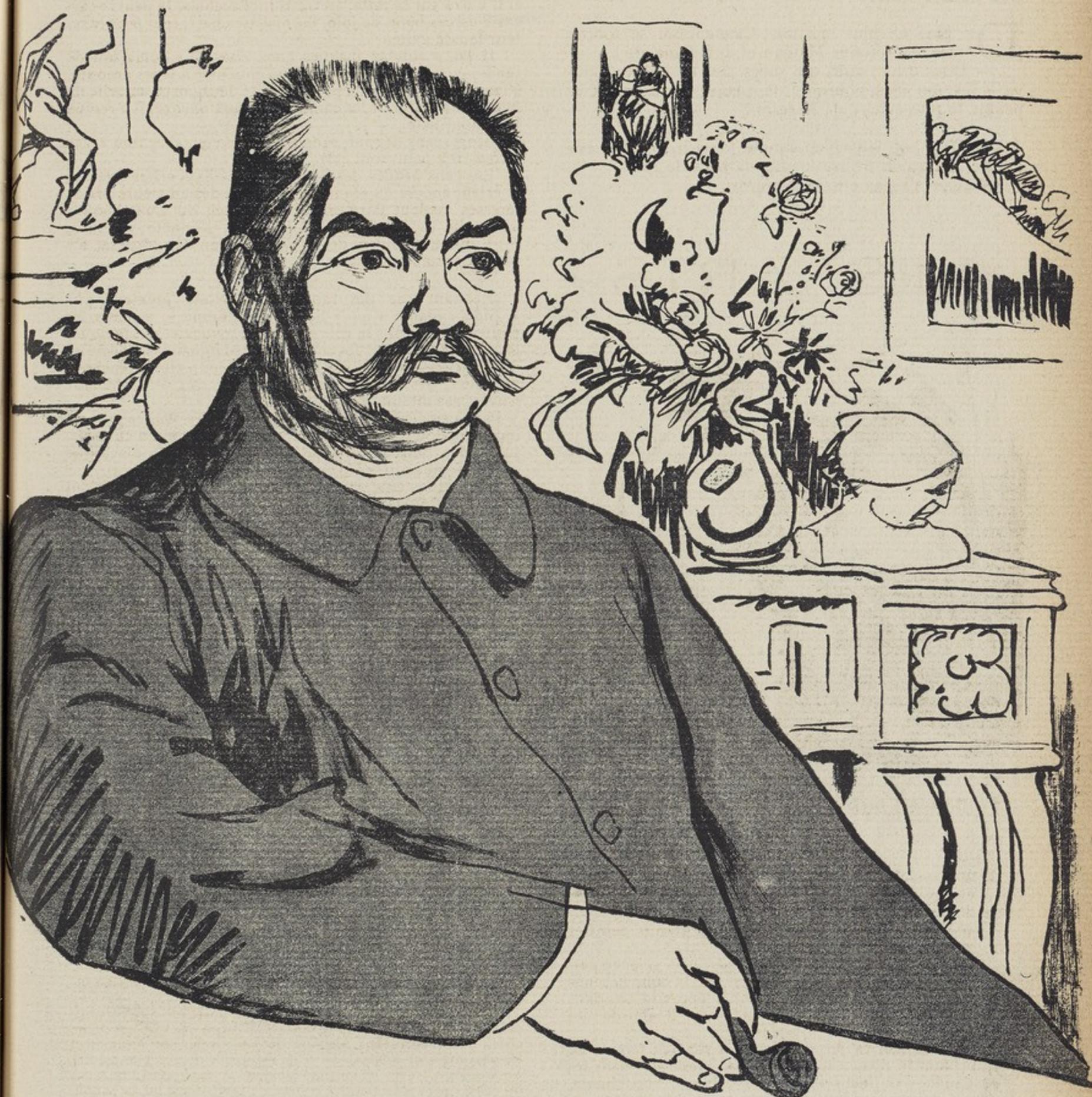
6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

Les Hommes du jour

Dessin de A. Delannoy

Texte de Flax



LUCIEN DESCAVES

14 Novembre 1908. — N° 43

10 Centimes

Le prochain numéro sera consacré à

J.-L. BRETON

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

38, Quai de l'Hôtel-de-Ville, 38 — PARIS (IV^e)

Administrateur : Henri FABRE

Abonnements

| | |
|----------------------|------|
| UN AN. | 6. » |
| SIX MOIS. | 3. » |
| TROIS MOIS | 1.50 |
| ETRANGER. | 8. » |

LUCIEN DESCAVES

PRÉSENTER au public un homme comme Lucien Descaves, déjà apprécié, certes, comme écrivain, mais moins connu comme individu, c'est à la fois une joie et une difficulté. C'est une joie parce qu'on n'a pas tous les jours la bonne fortune de rencontrer un véritablement honnête homme. C'est une difficulté aussi parce que ce sacré honnête homme qu'est Descaves nous met dans l'impossibilité de nous livrer à notre penchant naturel qui, on le sait, consiste à dire de nos contemporains tout le mal qui peut se dire.

Nous avons tourné et retourné notre Descaves dans tous les sens ; nous l'avons examiné des pieds à la tête, scruté, analysé, fouillé, disséqué. Pas moyen de risquer la moindre rosserie. Il est réfractaire à toute médisance. Il oppose à toute velléité de critique méchante une existence de labeur obstiné et calme. La politique ne l'a jamais tenté. Les succès mondains l'indiffèrent. Sa joie unique est de travailler, et quand il a conçu une œuvre, il n'a de repos que lorsqu'il l'a menée à bien, parmi les difficultés dont elle se hérissé souvent et les recherches qu'elle nécessite.

Aussi, en désespoir de cause, nous sommes-nous décidés à prendre notre parti de l'aventure. Soit. Nous ne dirons aucun mal de Descaves. Nous nous rattrapons prochainement sur un autre. Les hommes, d'ailleurs, sur lesquels on a le droit d'exercer sa malignité sont légion et l'on a pu voir que nous avons usé de ce droit assez largement.

* *

Ce préambule dans lequel nous indiquons l'essentiel de notre pensée sur Lucien Descaves mérite pourtant d'être retouché. L'appréciation que nous formulons sur l'auteur de *Sous-Off's* n'a pas toujours été du goût de tous. Il fut une époque où Descaves connut l'hostilité du public. Au lendemain de son procès, après l'acquiescement qui en résulta, alors que toutes les portes auraient dû s'ouvrir devant le jeune écrivain assez courageux pour risquer la Cour d'Assises et dire sa pensée entière, sans ambiguïtés ni réticences, il se produisit ce fait curieux : c'est qu'en place de la faveur publique, Descaves vit, au contraire, tout le monde se détourner. Les portes des journaux, même les plus accueillants, lui furent obstinément closes ; les éditeurs lui firent grise mine ; un boycottage savant fut organisé autour de son nom et de ses œuvres, si bien qu'il fallut à Descaves des années de patience et de labeur pour vaincre cette hostilité, casser la glace et s'imposer.

Heureux encore d'avoir pu réussir. Il en est d'autres qui paient plus cher l'indépendance de leur esprit et l'audace de leurs affirmations. Il en est d'autres sur lesquels pèse, leur vie durant, la réprobation générale :

On les persécute, on les tue,
Sauf, après un long examen,
A leur dresser une statue
Pour la gloire du genre humain.

Descaves, il est vrai, est un obstiné. Loin de se laisser abattre par les épreuves du début, il a persévéré, imitant en cela l'exemple de ténacité laborieuse qui lui fut donné par son premier maître Zola. Et c'est

en jetant au public, soit au théâtre, soit dans le roman, de fortes œuvres, consciencieusement observées, savamment échafaudées, se succédant d'année en année, qu'il a fini par conquérir, en dépit de toutes les préventions, une des premières places parmi les écrivains d'aujourd'hui.

* *

Lucien Descaves est né à Paris, le 18 mars 1861. Quand on songe qu'il devait plus tard se passionner pour les événements de la Commune et nous donner une des reconstitutions les plus complètes et les plus rigoureusement exactes de cette période de l'histoire, on est tenté de voir dans cette date du 18 Mars une sorte de prédestination.

Le père de Descaves était un artiste, graveur au burin. Il mit son garçon au collège où il poursuivit tranquillement ses études, sans incidents notables, jusqu'au jour où il entra comme employé au Crédit Lyonnais.

Au Crédit Lyonnais, tout en gagnant son pain quotidien, le jeune homme commençait à s'occuper de littérature. Il publiait, en 1882, un volume de nouvelles : le *Calvaire d'Héloïse Payadou*, volume qui fut édité par Henry Kistemaekers, à Bruxelles. Kistemaekers était l'éditeur des jeunes, particulièrement des jeunes de l'école naturaliste et aussi des communards. Il avait déjà accueilli Lissagaray, Jourde, A. Arnould, Jules Guesde, Hector France, Léon Cladel, Francis Enne. Il avait, l'un des premiers, ouvert la porte aux disciples immédiats de Zola, à ceux de Médan, les Huysmans, les Maupassant, les Paul Alexis, les Hennique. Après eux, et avec Descaves, il lança H. Fèvre, Paul Bonnetain, E. Rod, Camille Lemonnier, et ce malheureux Desprez qui, poursuivi pour avoir collaboré au volume : *Autour d'un Clocher*, fut jeté, tuberculeux, à Sainte-Pélagie, où il trouva la mort.

* *

Vers la fin de 1882, la carrière littéraire de Descaves fut brusquement interrompue. Il dut partir pour la caserne. Envoyé au 129^e de ligne, il accomplit quatre années de service, au Havre d'abord, puis à Dieppe, enfin à Paris. On retrouve cela dans son volume *Sous-Off's*.

A la caserne, Descaves, qui compte parmi les premiers antimilitaristes, fut un excellent soldat, comme d'ailleurs nombre d'autres antimilitaristes. Débrouillard, actif, il conquiert rapidement ses premiers galons et devint sergent-major. Malgré tout, il ne renonçait pas à la littérature. Il occupait ses loisirs à écrire un roman. Quand on sait ce qu'est l'existence de la caserne, où l'individu ne tarde pas à être complètement déprimé sous l'influence de ce milieu de stupidité et d'ignominie, on se demande par quel miracle de volonté, Descaves a pu se garder et conserver sa personnalité. Il faut posséder un tempérament peu banal, pour pouvoir résister et rester soi. Ce tour de force, Descaves sut l'accomplir. Tout en surveillant la comptabilité de son fourrier, tout en comptant le nombre de boules et de gamelles nécessaires à sa compagnie, il écrivait un roman : la *Teigne*, roman contracté non pas à la caserne, mais dans le monde des graveurs qu'il avait

étudié autour de son père. Ce roman devait être publié, à sa libération, chez Kistmaeckers.

* *

En 1887, Descaves débute dans le journalisme grâce à la protection d'Alphonse Daudet. Il écrit dans le *Petit Moniteur*, dirigé par Ernest Daudet. La même année, il publie *Misères du sabre*, chez Stock.

A la caserne, il n'avait pas perdu son temps. Il avait su voir et observer. Le résultat de ses investigations est condensé dans ce premier volume *Misères du Sabre*, recueil de nouvelles et d'épisodes militaires qui semblent comme une préface à *Sous-Off's* et qui, cependant, n'ont pas été utilisés dans ce roman de mœurs militaires, son chef-d'œuvre.

Le jeune écrivain, malgré ses efforts et le talent dépensé demeurait malgré tout obscur. Il n'était goûté que de rares lettrés. Cette même année, ayant publié déjà plusieurs volumes, il crut pouvoir se présenter à la Société des gens de lettres. L'imprudent ne savait pas quel crime abominable il avait commis en injuriant notre armée nationale. Ces messieurs de la Société des gens de lettres le lui firent bien voir. C'était de respectables vieillards qui avaient noms Champfleury, Pierre Zaccone, Elie Berthet, René de Pont-Jest, Fortuné de Boisgobey, Emile Richebourg, etc., et qui étaient l'honneur de la littérature française. Ils refusèrent énergiquement d'admettre le jeune présomptueux dans leurs rangs et Descaves, honteux, dut s'enfuir en s'écriant comme certain roi de France : « Les vieillards m'ont maudit. »

* *

Cela ne l'empêcha nullement de faire son chemin. D'ailleurs, chaque fois qu'on innove et qu'on se jette dans la lutte, armé de vérité et de sincérité, on trouve de respectables vieillards pour vous barrer la route. Descaves ne s'émotionna pas pour si peu. Il continua. On lui reprochait les *Misères du Sabre*. Il publia *Sous-Off's*.

Il est peu de gens, en France, qui n'aient lu ce volume. En ce qui me concerne, je me rappelle encore l'émotion que cette lecture me procura. J'étais à la caserne. J'y subissais la honte de la discipline. *Sous-Off's* me tomba sous les yeux. J'ai lu depuis bien des volumes sur les mœurs de la caserne, depuis le *Cavalier Miserey*, d'Abel Hermant, jusqu'au roman d'Henry Fèvre, aucun ne m'a semblé exprimer aussi fortement l'ennui, le dégoût, la révolte contenue que je sentais me tourmenter sous l'uniforme. Tout ce que j'éprouvais sans pouvoir l'exprimer nettement, tout ce que j'observais autour de moi, les servitudes, les lâchetés, les abus d'autorité, les saletés qui fleurissent tout naturellement dans ce fumier militaire, tout cela était noté minutieusement, avec un souci d'observation et d'impartialité qui ôtaient à l'œuvre tout caractère de parti pris. Ah ! certes, les sous-officiers tripoteurs, voleurs et maquereaux, et les brutes sous leurs ordres et le bâtiment annexe de la caserne où l'extinction des feux sonne à l'heure exacte où sonne le réveil, de l'autre côté, certes tout cela était scrupuleusement exact, vigoureusement exprimé, sans haine romantique, avec le seul souci de dire vrai et une grande pitié pour les malheureux plongés dans ce métier infâme, cette sorte de cloaque où l'on perd toute notion d'honneur et de probité.

Naturellement *Sous-Off's* fut poursuivi. Mais il faut rappeler qu'il le fut à la suite de la dénonciation de Paul de Cassagnac, de Joseph Reinach et d'Edmond Lepelletier. En ce temps-là, déjà, certains journalistes avaient pris l'habitude de signaler leurs adversaires aux

foudres du pouvoir et ils n'y allaient pas de main-morte. Les Massard et les Franc-Nohain d'aujourd'hui sont, à côté d'eux, de bien petits garçons.

* *

Sous-Off's poursuivi fut acquitté. M^e Tezenas qui n'était pas encore nationaliste plaida pour l'auteur. M^e Millerand qui n'était pas encore baron de la Sociale plaida pour l'éditeur. Acquitté, Descaves fut cependant châtié. M. de Freycinet, ministre de la guerre, crut devoir le casser de son grade de sergent-major et le déclara indigne de porter les galons. Puis, durant quatre années, Descaves fut le pestiféré. Tous les journaux se fermèrent devant lui. Il en profita tout simplement pour écrire un nouveau roman sur le monde des aveugles que ses loisirs lui permirent d'étudier particulièrement. Il nous donna *Les Emmurés*.

Après ça, ce furent les batailles épiques, à côté d'Antoine, qui fondait son Théâtre Libre. Notons que, dès les débuts, les écrivains qui encouragèrent et aidèrent Antoine furent absolument désintéressés. Les juifs, vinrent plus tard, quand il y eut des droits d'auteur à toucher, Mais, dans les commencements, au passage de l'Elysée-des-Beaux-Arts, comme au théâtre Montparnasse, on n'était joué que deux fois au plus, et l'affaire coûtait de l'argent à l'auteur, au lieu de lui en faire gagner.

Descaves débuta au théâtre avec une pièce tirée de son roman : *Une Vieille rate*, 3 actes écrits en collaboration avec Paul Bonnetain. Puis il donna *les Chapons*, avec Darien, l'auteur de *Biribi*. Ensuite, ce fut *la Cage*, qui fut l'occasion d'un beau chahut. Le public manifesta bruyamment. Déjà, avec *les Chapons*, où sont mis en scène des bourgeois, pendant l'invasion, à Versailles, on s'était battu dans la salle. Avec *la Cage*, la bataille recommença. Antoine fut deux années sans pouvoir nommer l'auteur. Dès la répétition générale, d'ailleurs, l'oncle Sarcey avait réclamé l'interdiction de la pièce.

* *

A partir de cette époque, l'histoire de Lucien Descaves n'est autre que l'histoire de ses romans, de ses articles de journaux et de ses pièces de théâtre. Il publie *Soupes*, recueil de nouvelles, à tendances nettement anarchistes, dont la plupart ont paru dans l'*Echo de Paris* — l'ancien.

Il collabore à l'*En-Dehors* de Zo-d'Axa et il le rédige de concert avec Fénéon, durant l'internement du célèbre pamphlétaire. Il passe ensuite au *Journal* où depuis des années, il donne des chroniques très documentées.

Il nous faut rappeler ici un incident qui fit quelque bruit au moment où il se produisit. Emile Zola publiait dans *Gil Blas* son roman *la Terre*. Descaves qui se proclamait volontiers son élève, mais qui le voyait avec quelque regret s'orienter dans une voie, selon lui, périlleuse et supportait difficilement sa tutelle, se laissa entraîner à signer un manifeste contre le maître. Ce manifeste, au bas duquel on pouvait lire les noms de Bonnetain, J.-H. Rosny, Marguerite, Gustave Guiches et qui fut désigné sous le nom de manifeste des Cinq, fit sensation. Il protestait contre « l'exacerbation de la note ordurière ». Passe pour Descaves. Passe pour Marguerite, pour Rosny, pour Guiches, mais il y avait aussi Bonnetain, l'auteur de *Charlot s'amuse*.

* *

Tout cela nous mène peu à peu jusqu'à l'Affaire Dreyfus. Là nous retrouvons Descaves, au premier

rang, parmi les premiers collaborateurs de l'*Aurore*. Il mena la campagne à côté de Gohier, de Mirbeau, de Clemenceau. Et, alors que tant d'autres se sont servis de cette affaire, il convient d'indiquer que Descaves fut parmi les rares qui ne profitèrent pas.

La bataille terminée, il se donna tout entier à ses travaux littéraires et revint au théâtre. En 1900, il fit jouer chez Antoine, en collaboration avec Donnay, *la Clairière*, une pièce qui compte parmi les meilleures de notre époque, où le problème social est étudié librement, sans esprit de parti. Cette pièce a fait, d'ailleurs, assez de bruit pour qu'il ne soit pas utile de l'exposer ici. On se souvient encore des démêlés de l'institutrice Hélène Souricet, de Collonges, et du tailleur Rouffieu qui, partis pour fonder une société harmonique, se virent dans l'obligation de renoncer, en constatant que les hommes n'avaient pas encore suffisamment évolué pour vivre en parfait accord. Constatation pessimiste, certes, mais qui laisse encore place à l'espérance et qui sous-entend une meilleure humanité pour demain.

En 1904, Descaves fit représenter *Oiseaux de Passage*, toujours avec la collaboration de Donnay, pas encore académicien et qui ne travaillant pas dans la vertu connaissait le succès. *Oiseaux de Passage*, c'est l'histoire de quelques nihilistes russes, c'est la lutte entre l'amour et la passion politique. Des figures puissamment étudiées, comme celle de ce Grégoriew, dans lequel on a voulu reconnaître Bakounine, comme celle de Tatiana qui s'en va jusqu'en Sibérie condamner et exécuter un traître. Une des pièces les mieux construites et les mieux observées du théâtre moderne.

..

Avec Donnay, Descaves avait pu facilement réussir au théâtre. On a feint de croire que tous les mots d'esprit, tous les traits dont ces pièces sont émaillées, étaient du futur académicien. En réalité, Maurice Donnay s'est surtout attaché à construire les scènes sentimentales et à esquiver les difficultés. La charpente même de la pièce est de Descaves.

Mais, avec Capus, les choses ne marchèrent pas aussi bien. *L'Attentat* ne réussit qu'à moitié. Puis la pièce fut jouée à la Gaité, pour commencer; ensuite elle fut interprétée par Coquelin aîné et Jane Hading. Alors, dame ?...

Une particularité de *L'Attentat*, c'est que deux mois avant les élections, les auteurs y annonçaient le triomphe du parti radical-socialiste. Les événements leur donnèrent pleinement raison. Les deux auteurs se révélaient prophètes.

Depuis, Descaves a écrit, seul, *Préférée*, qui a fourni une honnête carrière. Ajoutons qu'il vient de terminer une pièce en quatre actes : *Soutient de Famille*, qui sera jouée il ne sait encore où.

..

Un des derniers romans de Descaves mérite une mention spéciale, *la Colonne*. Il y étudie la période fort courte de la Commune qui va depuis le moment où le renversement de la Colonne fut chose décidée, jusqu'au jour de l'exécution. Descaves s'est attaché particulièrement à étudier cette époque. C'est du reste, chez lui, une véritable manie. Tout ce qui touche à la Commune l'intéresse spécialement. Chez lui, les volumes s'entassaient concernant les événements et les hommes de la Commune. Et, détail à signaler, il a fait graver pour ses bouquins, un *ex-libris*, dessiné par M^{lle} Slom, la fille d'un ancien communard — naturellement — *ex-libris*, dont nous donnons la reproduction ci-dessous. Quiconque

a pu voir Descaves au milieu de sa famille, entouré de sa femme et de ses jeunes garçons, reconnaîtra tout de suite cet ours mal léché, assis sur une échelle double, devant une bibliothèque.



Lucien Descaves est merveilleusement renseigné sur tout ce qui touche à la Commune. Il a accumulé les documents, mémoires, vieux journaux, paperasses de toutes sortes. Il a fait une enquête laborieuse sur les hommes de cette époque, cueillant des détails partout où il pouvait les trouver. Il les a suivis pas à pas, de 1871 à 1880, à Londres, à Genève, à Bruxelles, à Strasbourg, à New-York, en Nouvelle-Calédonie. Disons, à ce propos, qu'il se propose d'écrire leur histoire, ou tout au moins l'histoire de quelques-uns, dont Benoit-Malon, Félix Pyat, Versmersch, Gambon, etc... En attendant, il est en relation avec les derniers survivants de la Commune; il recherche leurs veuves, leurs enfants, tout ce qui peut lui parler d'eux, lui fournir des tuyaux, des notes.

Une autre période intéresse aussi Descaves, la grande période révolutionnaire, mais à un degré moindre, cependant. Chez lui, dans sa bibliothèque, s'alignent des ouvrages presque introuvables aujourd'hui sur les Marat, les Hébert, les Maillard, les Babeuf. Et, contradiction surprenante, contrairement à tous les maniaques du bouquin, Descaves ouvre volontiers sa bibliothèque à qui peut s'en servir, met ses documents à la disposition de ses amis.

..

Qu'ajouter ? On sait que depuis quelques années Descaves fait partie de l'Académie Goncourt. Il fut désigné non par Goncourt lui-même, mais parmi les sept premiers académiciens : Mirbeau, Huysmans, les Rosny, Marguerite, Hennique, Geffroy. C'est lui qui a le plus contribué — avec Mirbeau — à l'élection de Jules Renard, élection à laquelle applaudirent tous les lettrés. D'ailleurs, il prend ses fonctions au sérieux. Il ne se contente pas d'ouvrir négligemment les volumes qui lui sont adressés, il les lit consciencieusement, scrupuleusement, par devoir et ne se prononce jamais qu'en toute connaissance de cause. Devoir pénible quelquefois. Corvée souvent. De même, il ne refuse jamais son concours aux jeunes auteurs. Il est parmi ceux qui ont écrit le plus de préfaces. Il a préfacé les *Souvenirs d'un révolutionnaire*, de Lefrançais, l'ancien membre de la Commune (encore la Commune !), dont il est l'exécuteur testamentaire comme aussi celui de Joris-Karl Huysmans ! Il a préfacé les *Cahiers Rouges* de Maxime Vuillaume, l'ancien père Duchêne (toujours la Commune !). Il a préfacé les cinq volumes de critique dramatique de Barbey d'Aurevilly; la *Vie tragique des Travailleurs* des frères Bonneff, etc..., etc.

Actuellement, Lucien Descaves met la dernière main à un roman qui sera une suite à sa *Colonne*; ce roman aura pour titre : *Philémon vieux de la vieille*; il sera

ainsi dédicacé : *Aux vieux d'une autre vieille que la vieille à soldats.*

Nous avons résumé le plus possible, nous contentant d'esquisser à grands traits la physionomie de ce grand travailleur qu'est Descaves. Nous n'avons pu qu'indiquer, en passant, ses meilleures œuvres. Nous nous défendons, d'ailleurs, d'écrire une page de critique littéraire. Ce n'est ni notre but ni notre rôle. Mais nous nous tiendrons pour satisfait si nous avons su faire partager à nos lecteurs l'estime et l'affection que nous professons pour l'auteur de *Sous-Off's*.

Certes, cela nous change des gredins politiques. Parmi les forbans dont nous avons eu à nous occuper, un modeste et un probe comme Descaves fait tache. Il se trouve en singulière compagnie et il s'étonnera quelque peu de figurer dans une galerie où les honnêtes gens se comptent. On ne peut pas cependant, laisser toute la place aux fripouilles qui triomphent suffisamment, au théâtre, dans le roman, dans l'Histoire

et sur le Forum. Il faut bien accorder un petit coin à ceux qui, dédaigneux des triomphes faciles et passagers, se contentent modestement de travailler et de produire, pour notre joie, des œuvres fortes et durables. Et c'est bien le cas de ce Lucien Descaves qui, jeune encore et portant un des noms les plus estimés de notre littérature, aurait pu se laisser guider par d'autres ambitions. C'est bien le cas de l'auteur de la *Colonne* et de *Sous-Off's*, deux romans impérissables, parce que très vrais et très humains. Il n'y a, pour s'en rendre compte, qu'à s'arrêter un instant chez lui, dans la coquette maison pleine de livres et de fleurs qu'il habite rue de la Santé, tout au fond de la rive gauche, dans ce quartier où il est né et qu'il n'a jamais pu se décider à abandonner. Là, on trouvera l'homme accueillant, le camarade de lettres fraternel et serviable, parmi des paperasses éparpillées et des documents entassés. Et de sa fenêtre, il vous montrera du doigt, le sombre profil de la Santé, cette maison hospitalière qui abrite, depuis une année bientôt, un autre travailleur et un autre lutteur, aujourd'hui réprouvé, demain acclamé : Gustave Hervé.



LA SEMAINE

Petit Bulletin hebdomadaire

Donc l'Allemagne se rallie à la thèse de la France. La France, de son côté, renonce à certaines propositions inacceptables. Et la guerre, l'effroyable guerre dont on nous avait menacés est ainsi évitée. Tout le monde se trouve d'accord. Mais ne semble-t-il pas qu'on aurait dû commencer par là ?

Voilà plus d'une semaine qu'on fait courir les bruits les plus alarmistes. Les journaux nationalistes surtout ont profité de l'aubaine. Tous les soirs, sous le coup de 7 heures, nous nous trouvions à deux doigts de la guerre ; les régiments mobilisés se dirigeaient vers la frontière ; les arsenaux étaient sans dessus-dessous ; les ministres délibéraient. Déjà les plus ardents d'entre les patriotes se demandaient vers quel pays lointain ils pouvaient chercher un abri sûr ; ces messieurs tenaient leur automobile prête à partir. Et la rente baissait. Puis, le

lendemain, plus rien, tout était calme jusqu'au soir où la même histoire recommençait.

Pour un bateau, c'est un joli bateau qu'on nous a monté là.

Il faut être singulièrement naïf pour croire à la possibilité d'une guerre semblable. La guerre ? Allons donc. Personne n'a intérêt à la faire. Personne ne l'envisage sérieusement. Chacun sait ce qu'il a à y perdre, mais ne sait pas bien clairement ce qu'il peut y gagner.

Au moment de l'affaire Schnœblé, il y a déjà pas mal d'années, la même alerte se produisit. On crut la guerre inévitable. La frousse sévit avec intensité. Au Conseil des ministres, le général Boulanger exposait ses plans de campagne. Cet illustre homme de guerre avait trouvé un moyen ingénieux de jeter une armée en Allemagne, dans les vingt-quatre heures. Alors comme il expliquait ses raisons, le père Grévy lui demanda :

— Mais pourquoi jeter une armée en Allemagne? Quel intérêt avons-nous à cela?

— Comment s'écria Boulanger. Vous ne voyez donc pas l'intérêt que nous avons à livrer la première bataille de l'autre côté du Rhin. Ne croyez-vous pas qu'il vaut mieux se battre sur le territoire ennemi que dans les plaines de la Champagne?

— Bah! dit alors Grévy, avec un sourire. Battus en Allemagne, battus en France, nous n'en serons pas moins battus.

..

Et c'est encore aujourd'hui la conviction de tous, en France. On croit généralement à la défaite. On a aucune confiance en nos respectables chefs. On craint la bouche.

Et c'est cette frousse générale, cette frousse qui sévit à chaque alerte nouvelle qui est le principal obstacle à la guerre. On a peur de la guerre, voilà la vérité. On a peur de la guerre, dans tous les milieux, aussi bien d'un côté du Rhin que de l'autre.

Et cette frousse s'explique aisément. Autrefois, sous la Restauration, les bourgeois français étaient les courageux et ne rêvaient que bataille, parce qu'ils ne risquaient rien. Ils n'étaient pas soldats. Aujourd'hui tous, ou à peu près sont soldats. Aussi rien ne va plus. Du moment qu'il faut se mettre de la partie, personne ne veut plus marcher.

Les riches craignent pour leurs capitaux et supportant les chances à courir dans une guerre préfèrent qu'on leur fiche la paix. Les travailleurs — et avec raison — estiment que le jeu n'en vaut pas la chandelle et se refusent à risquer leurs peaux pour la patrie bourgeoise.

Ainsi d'un bout à l'autre de l'échelle sociale, on est unanime à redouter la guerre. Les criaileries des journaux, les appels des matamores nationalistes ne sont que l'expression d'une frousse plus vive. Ces messieurs ne crient aussi fort que pour se prouver à eux-mêmes qu'ils n'ont pas peur.

Et puis il y a aussi ces sacrés antimilitaristes qui ont fait des progrès depuis quelques années. Non! mais voyez-vous, les révolutionnaires intervenant et s'insurgeant. La guerre civile se greffant sur la guerre étrangère. Le peuple en entier se dressant contre les exploiters de chez lui. Vraiment, la partie est trop difficile à jouer.

Nous n'aurons pas la guerre, pas plus cette fois que les autres, Nous ne l'aurons probablement jamais, surtout si nous savons prendre nos précautions et profiter de la frousse qui tient au ventre jusqu'aux plus gueulars de nos patriotes.

FL.



DE TOUT UN PEU

Un ancêtre

IL est très connu à Montmartre. C'est un vieillard très droit et très vert. On le voit tous les jours, vers midi, se dirigeant à pas mesurés de la rue des Martyrs, où il demeure, vers la rue Fromentin, où il déjeune. Il tient dans ses mains quelques journaux, toujours les mêmes qui s'appellent l'Autorité, la Libre Parole.

Si vous vous arrêtez un instant avec lui, il ne manque pas de vous informer qu'il a l'horreur du progrès, de ce progrès bruyant et déconcertant qui se manifeste par l'autobus et l'aéroplane. Il pleure sur les temps lointains où les humains, plus sages, savaient se contenter de la bicyclette.

Quand il a dit toute sa haine des infâmes véhicules modernes, il s'interrompt pour lorgner les petites femmes qui lui rient effrontément au nez, car il n'est pas très joli, joli... Puis il recommence à invectiver les autobus.

Il lui arrive aussi de parler politique et l'on s'aperçoit qu'il est patriote, antisémite, antigouvernemental.

Ce vieillard très droit et très vert n'est autre que le père Lassouche, l'exquis comédien qui fit les délices du Palais-Royal et des Variétés. Le père Lassouche entre aujourd'hui dans sa quatre-vingtième année.



Un truc pour ivrognes

LE grand homme d'Ivry a la détestable réputation de boire quelquefois plus qu'il ne convient. Réputation injustifiée sans doute, mais si bien établie que le malheureux n'ose plus prendre de trop nombreux apéritifs et qu'il préfère se priver.

Autrefois il avait imaginé un procédé tout simplement génial. Il entrait brusquement chez le bistro, adressait au dehors des signes multipliés et s'écriait :

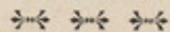
— Allons! les poteaux, c'est ma tournée. Patron, quatre purées.

Les quatre absinthes s'alignaient sur le comptoir. Notre homme faisait toujours des signes au dehors. Puis, les amis tardant décidément à se rendre à son invitation, il déclarait :

— Bah! je vais toujours boire la mienne.

Après quoi, il recommençait son manège. Les copains ne venaient toujours pas. Alors, comme les absinthes étaient servies et qu'il faut que rien ne se perde, notre homme avalait la tournée complète.

Ce truc lui a longtemps réussi. Mais il en a abusé. Si bien qu'aujourd'hui, ça ne prend plus et qu'il se voit dans la pénible obligation de chercher un moyen nouveau pour avoir le droit de boire sans être traité d'ivrogne.



Une mauvaise plaisanterie

DU temps où Francis Chevassu, le nouveau critique du Figaro, était rédacteur en chef de Gil Blas, un de ses collaborateurs s'avisait de faire sur son nom une innocente plaisanterie. Répondant à un de ses collègues, ce rédacteur dit : Adressez-vous à Chevassu des pieds.

Bien que médiocrement spirituelle, la blague fit fortune. Et comme Chevassu est un aimable confrère, personne ne se gêna : « Voilà ma copie Chevassu des pieds » disait Grosclaude ; « Monsieur Chevassu des pieds, une dame demande à vous parler » annonçait le groom.

Au bout de quelques semaines, Chevassu n'y tint

plus. Lui si doux, si jovial, si malicieux, se fâcha tout rouge.

Ce fut la première fois qu'on vit Chevassu prendre quelque chose au sérieux.



Toujours méconnu

NOUS racontions dernièrement comment M. G. de Pawlowski, rédacteur en chef de *Musflodia*, s'efforce de conquérir — sans y réussir, hélas ! — une réputation d'original pince-sans-rire.

Voici une anecdote qui ne manque pas de saveur et qui met davantage en relief l'esprit et l'originalité de G. de Pawlowski.

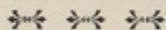
Quand M. de Pawlowski rencontre une jolie femme et qu'après quelques doigts de cour, il a fait du chemin dans ses faveurs, il ne manque pas de lui donner un rendez-vous dans un café du boulevard. La chose n'a rien que de naturel. Mais où ça devient drôle, c'est de voir M. de Pawlowski, qui a fixé le rendez-vous à 5 heures, arriver à 3 heures, poireauter consciencieusement jusqu'à 5 heures moins un quart, puis, tirer sa montre et s'écrier :

— Voilà une heure et trois quarts que j'attends ; je n'attendrai pas une minute de plus.

Et s'en aller digne avec l'air offensé du monsieur à qui on a posé un lapin.

L'opération, répétée plusieurs fois, aurait du procurer la gloire à G. de Pawlowski. Mais hélas ! mystérieusement colportée, l'histoire n'a obtenu aucun succès.

Il y a des gens qui n'ont pas de veine.



M. Keufer

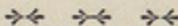
M. Keufer n'a pas osé se rendre au congrès de Marseille. M. Keufer avait peur, sans doute, d'entendre des choses désagréables.

M. Keufer a trouvé une excuse pour ne pas se rendre à Marseille. M. Keufer s'est fait porter malade.

Or, à la même époque, M. Keufer s'est rendu à Genève et de là à Lucerne pour y congratuler les bourgeois de la Ligue Sociale des Acheteurs.

M. Keufer qui était trop malade pour aller à Marseille, se portait merveilleusement bien pour aller en Suisse.

Maintenant peut-être craignait-il la cuisine à l'huile ?



Un autre malade

C'EST M. Hamelin, socialiste unifié, membre du comité central du Livre. M. Hamelin devait se rendre au congrès de Marseille. Il a fait comme son patron. Il s'est fait porter malade.

Or ces derniers jours, au nombre des délégués qui sont partis pour Londres sous la direction de M. Métin, chef de cabinet de Viviani, on comptait M. Hamelin qui n'était plus du tout malade.

Il faut ajouter que le voyage de Londres, accompli aux frais de la princesse comporte beaucoup plus d'avantages et n'a pas les désagréments de celui de Marseille.

A propos de Victorien Sardou

SARDOU vient de mourir et aussitôt les chroniqueurs se sont creusés le cerveau pour trouver quelque histoire à lui mettre sur le dos. La semaine qui vient de s'écouler a été amplement réservée à l'auteur dramatique défunt. Tous les journaux, après avoir chanté ses louanges, se sont ingénies à nous servir des anecdotes multiples et variées.

On a oublié de mentionner, cependant, deux faits rigoureusement authentiques qui valent la peine d'être rappelés.

Dans sa jeunesse, Sardou était un emballé et un révolutionnaire. Le jour de la proclamation de la Troisième République, au Quatre-Septembre, on le vit se précipiter aux Tuileries et il fut le premier qui entra dans le domaine impérial.

Plus tard, à la mort de Victor Hugo, il fut encore le premier qui annonça la triste nouvelle. Depuis de longs jours les reporters assiégeaient la maison du poète, attendant l'issue fatale. La mort cependant tardait à venir. Un jour que les journalistes plus nombreux se pressaient autour de la maison de Hugo, on vit soudain apparaître Victorien Sardou qui, tout d'abord, mit un doigt sur les lèvres, puis levant les mains, fit un geste tragique et significatif. Et alors les reporters se ruèrent vers leurs bureaux. Une heure après, les journaux apprenaient aux Parisiens la fin d'un grand poète.

C'est ainsi que Victorien Sardou fut le premier à annoncer la mort de Hugo, comme il avait été le premier à entrer aux Tuileries le 4 Septembre.



Erreurs légères

UN de nos confrères du soir, d'ordinaire très informé des choses de la politique et de la littérature, semble, depuis quelque temps, dans sa hâte de donner de l'inédit aux lecteurs, s'inspirer beaucoup plus de son imagination que de la réalité.

C'est ainsi que le 30 octobre dernier, notre confrère nous annonce, dans un de ses échos, la maladie de Mirbeau qui, selon lui, aurait contracté un dangereux refroidissement à la suite d'une promenade en auto. A en croire notre confrère, Mirbeau serait malade, malade au point d'inquiéter son entourage.

La vérité est toute différente. Mirbeau était malade il y a un mois et assez gravement. Mais voici bientôt une quinzaine qu'il est rétabli complètement et qu'il s'occupe de la mise à la scène du *Foyer*.

Notre confrère est un peu en retard.



Notre même confrère, dans son même numéro, nous parle de l'*Ecuyère*, de Pradier.

« Il est question, dit-il, d'installer, soit dans un square de Paris, soit dans un de nos musées, l'*Ecuyère* de Pradier qui caracolait jadis au fronton du Cirque d'Été aux Champs-Élysées ».

Or, il y a déjà pas mal de jours que l'*Ecuyère* a été achetée par Edmond Blanc qui l'a placée dans sa propriété la *Fouilleuse*, près de Saint-Cloud.

Elle ne peut cependant pas se trouver partout à la fois.

Notre même confrère, ce jour des Morts passé, ressuscitait Esthérazy et nous racontait que ce preux chevalier est obligé d'exercer la profession de représentant de commerce afin de gagner sa vie.

La vérité encore est toute différente. Notre confrère, en effet, aurait pu nous indiquer que loin d'être dans la misère, Esthérazy a trouvé le moyen de remonter ses affaires depuis l'Affaire. Il a épousé Mlle Marie-Louise Cabannes, fille de son avocat, M^e Cabannes.

Ajoutons que Mme Esthérazy est plus souvent à Paris qu'à Londres et qu'on la rencontre fréquemment dans les cafés littéraires du boulevard. Elle se montre même assez volontiers avec un toujours jeune littérateur, célèbre par son organe de coq enroué et châtré, et assurément peu compromettant pour la vertu d'une femme.

Mais où diable notre confrère du soir, d'ordinaire si bien informé des choses de la politique et de la littérature, va-t-il pêcher ses informations ?

* * *

Ses Mots !

SAVEZ-VOUS dit Clemenceau à Marie-Georges Picquart, savez-vous, vous qui êtes un peu moins bête que Maujan, quelle différence il y a entre une roue et un avocat ?

???

Eh ! bien. C'est qu'il faut graisser la roue pour qu'elle ne fasse pas de bruit et qu'il faut graisser la main de l'avocat pour qu'il en fasse.

Marie-Georges s'est mis au lit.

DEMANDER PARTOUT la TROISIÈME SÉRIE des HOMMES DU JOUR

Cette série brochée comprend les portraits et biographies de : DELCASSÉ, BRIAND, POUGET, MAUJAN, REINACH, RICHEPIN, PICHON, COUTANT (D'IVRY), ROUVIER, CLARETIE, ALLEMANE, MILLERAND. Prix : 1 fr. 20 ; 1 fr. 30 franco.
La réclamer chez vos libraires, le nombre en étant très limité.

SERVICE DE LIBRAIRIE

Toute commande doit être accompagnée de son montant (mandats ou bons de poste). Nous fournissons tous les ouvrages, quels qu'ils soient, autres ceux marqués sur notre catalogue.

LIVRES RECOMMANDÉS

OCCASIONS

Nous sommes heureux de fournir à ceux de nos lecteurs désireux d'avoir une bibliothèque composée des meilleurs ouvrages, les livres ci-dessous qui présentent, à divers titres, un grand intérêt. CES VOLUMES VENDUS EN LIBRAIRIE 3 fr. 50, sont laissés à 1 fr. chaque pris dans nos bureaux, 1 fr. 25 franco.

Les six volumes 6 fr. 60 franco gare.

Emile de St-Auban, l'Idée Sociale au Théâtre.
Darien, la Belle France.
Bernard Lazare, le Miroir des Légendes.
Henri de Bruchard, la Fausse Gloire.
Lucien Descaves, la Colonne.
— les Emmurés.
Henri Fèvre, Galafieu.
Ernest Gégout, Jésus.
Louis Lamarque, Un an de caserne.
J.-W. Bienstock, Tolstoï et les Doukobors.
Christian Cornéliussen, En marche vers une société nouvelle.
Hamon, le Socialisme au congrès de Londres.
Henri Dagan, Superstitions politiques et phénomènes sociaux.
J.-C. Spence, traduction par Alfred Naquet, l'Aurore de la Civilisation.
D^r Jean Darricarrère, Au Pays de la Fièvre.
Hamon, la France sociale et politique.
G. Lhermitte, le Sabre et la Loi.
Alfred Naquet, l'Humanité et la Patrie.
Gustave Nercy, la Future Débâcle.
Georges Clemenceau, Contre la Justice.
— Des Juges.
— La Honte.
— Justice militaire.
H.-G. Ibels, Allons-y.
Séverine, Vers la lumière.

BIBLIOTHEQUE SCHLEICHER Frères

Nous recommandons à nos lecteurs, d'une façon toute particulière, les ouvrages mentionnés ci-dessous :

| | franco |
|---|-----------|
| Le Primitif d'Australie (Elisée Reclus)..... | 3 » 3 50 |
| Origine des Espèces (Darwin).... | 2 50 3 40 |
| Histoire des Bourses du Travail (Ferdinand Pelloutier)..... | 3 » 3 50 |
| L'homme selon la science (Louis Büchner), trad. de Ch. Letourneau. | 6 30 7 » |
| Force et Matière (Louis Büchner), trad. de A. Regnard..... | 2 » 2 50 |
| Nature et Science (Louis Büchner), trad. de Lauth..... | 6 30 7 » |
| Les Enigmes de l'Univers (Hæckel) | 2 » 2 50 |
| A l'aurore du Siècle (Louis Büchner), trad. de L. Laloy..... | 3 60 4 » |
| Antisémitisme et barbarie (Carl Vogt), trad. de G. Hervé..... | » 75 1 » |
| La sociologie d'après l'ethnographie (Ch. Letourneau)..... | 4 50 5 » |
| La Religion (André Lefèvre)..... | 4 50 5 » |
| La Femme (Hudry Menos)..... | 1 35 1 50 |
| Lettres historiques (Pierre Lavroff) | » 75 1 » |
| Observations sur le développement de l'enfant (Gabriel Giroud) | 1 35 1 50 |
| Déterminisme et responsabilité (Hamon)..... | 2 25 2 50 |
| Origines de l'homme (Hæckel).... | 1 » 1 40 |
| Religion et Evolution (Hæckel).... | 1 50 1 65 |
| Le Momisme (Hæckel)..... | 1 » 1 40 |
| Descendance de l'Homme (G. Bolsche)..... | 1 50 1 65 |
| L'Evolution des Mondes (Nergal). | 1 40 1 60 |
| Merveilles de la Vie (Hæckel).... | 2 40 3 » |
| La Biologie (D ^r Charles Letourneau) 113 grav., 1 vol. de 506 pages, relié toile anglaise..... | 5 » 5 50 |
| La Sociologie (D ^r Charles Letourneau), 1 volume, 608 pages, relié toile anglaise..... | 5 75 6 25 |
| La lutte de classe en France. — Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte, par Karl Marx, 1 vol. in-16. | 3 50 » » |
| Critique de l'Economie politique, par Karl Marx, 1 vol. in-16..... | 3 50 » » |

LES HOMMES DU JOUR

PUBLICATION HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

Dessins de A. Delannoy. Texte de Flax

Hommes du Jour parus :

1^{re} série. — Clemenceau, Hervé, Jaurès, Drumont, Picquart, Fallières, Rochefort, Guesde, Déroulède, Combes, Rochette, d'Amade.

2^e série. — Brisson, Yvetot, Lépine, Sembat, Bunau-Varilla, Sébastien Faure, Barrès, R. Bérenger, Vaillant, Paul Deschanel, Pelletan, Jean Grave.

3^e série. — Delcassé, Briand, Pouget, Maujan, J. Reinach, Richepin, S. Pichon, Coutant (d'Ivry), Rouvier, Claretie, Allemane, Millerand.

Derniers parus : Mirbeau, Rodin, Brousse, Lockroy, Viviani, Biétry.

Chaque numéro, 0 fr. 40 ; chaque série, 1 fr. 20, franco, 1 fr. 30. Les séries 1 et 2 sont brochées, la série 3 le sera vers la fin du mois.

Les abonnements d'un an peuvent partir du premier numéro.

Primes gratuites à tous les abonnés :

1 an (6 francs) : Marat, Desmoulins, Babœuf, par Victor Méric, 3 volumes in-18.

6 mois (3 francs) : 1 portrait sur japon à choisir parmi ceux de Clemenceau, Hervé, Jaurès, Drumont.

3 mois (1 fr. 50) : 12 cartes postales Les Hommes du Jour.

Adresser la correspondance à H. FABRE, 38, quai de l'Hôtel-de-Ville, Paris (IV^e).

Le Gérant : Ernest REYNAUD.

IMPRIMERIE La Libératrice (Ass. ouv.)

83, rue de la Santé, Paris.

L'Administrateur-Délégué : L. VERRIER.

A nos Lecteurs Beaucoup de nos lecteurs n'ayant pas la collection complète des Hommes du Jour sont embarrassés pour se procurer le ou les numéros qui leur manquent. Le temps matériel pour venir à nos bureaux leur fait défaut et la correspondance est coûteuse et ennuyeuse. Il est un moyen plus simple pour avoir rapidement les exemplaires désirés : Demandez-les à votre vendeur habituel, kiosque, libraire ou gare, qui, dans les 24 heures pour Paris et 48 heures pour la province, la Belgique et la Suisse, pourra vous les fournir en s'adressant, lui-même, à son commissionnaire habituel.

E. Reynaud